

EXHUMER LE VOLTAGE

Sarah Bern



Exhumer le Voltage

Par Sarah Bern

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : L'Huile et la Cendre	4
Chapitre 2 : Le Cœur Palpitant	9
Chapitre 3 : Stérilisation immédiate	14
Chapitre 4 : L'Archiviste Aveugle	19
Chapitre 5 : Le Goût de la Révolte	23
Chapitre 6 : L'Ascension de la Rouille	29
Chapitre 7 : La Collection Interdite	34
Chapitre 8 : Le Sifflement du Vide	38
Chapitre 9 : Le Sanctuaire des Serveurs Calcinés	42
Chapitre 10 : La Traque Finale	46
Chapitre 11 : L'Infection de la Mémoire	51
Chapitre 12 : Exhumer le Voltage	56
Chapitre 13 : Le Parfum de la Pluie	60

Chapitre 1

L'Huile et la Cendre

La pénombre des tréfonds de Néo-Lutèce n'était point une absence de lumière, mais une substance épaisse, une mélasse de suie et d'humidité qui s'accrochait aux poumons comme une main de fer. Dans ce cloaque de béton et de ferraille, où les siècles s'empilaient en strates de détrit, Kael avançait avec la patience d'un ver fousseur. Ses bottes, dont le cuir craquelé avait oublié depuis longtemps la souplesse du veau, s'enfonçaient dans une fange d'huile rance et de limaille d'acier. Au-dessus de lui, la mégastructure gémissait, une plainte de géant blessé dont les os de métal se dilataient sous la pression des étages supérieurs, là où la cité s'élançait vers un ciel couleur d'ecchymose.

Il s'arrêta devant une anfractuosité que les Épurateurs n'avaient point encore souillée de leur ordre clinique. C'était une niche de briques effritées, vestige d'une ère où les hommes bâtissaient encore avec la terre cuite. Là, gisant parmi les ossements de machines oubliées, reposait une carcasse de serveur, un monolithe de silicium et de cuivre que la rouille avait paré d'une gangue d'ocre. Pour le commun des mortels, ce n'était qu'un déchet de plus dans cette cathédrale de rebuts. Pour Kael, c'était un reliquaire.

Il s'accroupit, ses genoux craquant comme du vieux parchemin. D'un geste lent, presque liturgique, il déballa ses outils. Pas de tournevis de précision ni de scanners holographiques, mais des scalpels de cuivre, des pinces de fer forgé et une lampe à huile dont la flamme vacillante projetait des ombres dansantes sur les parois suintantes. Il posa ses mains sur la paroi froide de l'engin. Ses doigts, zébrés de cicatrices de soudures — autant de stigmates de sa dévotion à la matière — effleurèrent les rivets corrodés.

Soudain, une décharge parcourut son échine. La puce illégale, logée à la base de son crâne, s'éveilla. Ce n'était point un signal électrique, mais une marée sensorielle. Le métal sous ses paumes cessa d'être inerte. Il devint une chronique.

D'abord, ce fut l'odeur de la poussière froide, celle qui dort dans les bibliothèques oubliées. Puis, à mesure que son esprit s'enfonçait dans les méandres des circuits fossilisés, une effluve de menthe sauvage le frappa au visage avec la force d'un souffle de tempête. C'était un parfum qu'il n'avait jamais connu dans la réalité de Néo-Lutèce, où l'air n'était qu'un mélange de soufre et de chairs lasses. La menthe était verte, piquante, glacée. Elle racontait un temps où les herbes folles déchiraient le bitume par simple désir de soleil.

Kael ferma les yeux, laissant cette réminiscence artificielle l'envahir. La puce traduisait les données résiduelles de la machine en spectres olfactifs. Il sentit le pétale écrasé, la sève qui coule, l'humus noir d'une forêt après l'orage. Son cœur s'emballa. Ce serveur n'était point une banque de comptes marchands ou de registres civils. C'était une capsule de mémoire vive, un fragment du Monde-Avant qui avait survécu au Grand Nettoyage de la Milice-Nette.

— Tu es une belle bête, murmura-t-il d'une voix enrouée par l'inhalation des vapeurs de plomb.

Il saisit son scalpel et commença l'autopsie. Le métal gémit sous la lame. Il incisa la paroi extérieure, révélant un lacis de câbles gainés de caoutchouc durci, tels les tendons d'un colosse de jadis. La rouille tombait en flocons sombres sur ses genoux. Chaque geste était précis, dicté par une connaissance ancestrale des mécanismes que le monde moderne jugeait impurs. Kael n'était point un technicien ; il était un nécromancien de la ferraille.

À mesure qu'il s'enfonçait dans les entrailles de la machine, les odeurs se firent plus

denses, plus violentes. À la menthe succéda l'arôme lourd du tabac de Virginie, puis la douceur écœurante du jasmin en fleurs. C'était un vertige. Sa puce surchauffait, envoyant des picotements jusque dans ses gencives. Il transpirait, et sa sueur, mêlée à la suie de son visage, traçait des sillons grisâtres sur ses joues de cendre.

Il atteignit enfin le cœur du serveur. Ce qu'il y découvrit fit s'arrêter son geste. Ce n'était point une plaque de silicium inerte, mais une structure ovoïde, protégée par une cage de verre dépoli. À l'intérieur, quelque chose palpitait. Une lueur ambrée, faible comme le dernier tison d'un foyer, baignait une masse de fibres organiques qui semblaient respirer.

Kael retint son souffle. Un processeur biologique. Une hérésie pour les Épurateurs, une merveille pour les damnés.

En approchant ses doigts de la paroi de verre, une décharge olfactive d'une pureté absolue le foudroya. Ce n'était plus seulement une plante ou un objet. C'était l'odeur de la lavande, mêlée à celle, plus métallique et brutale, du sang frais. Le contraste était insoutenable. La lavande évoquait la paix, les draps de lin séchés au grand air, la quiétude des après-midi de juin. Le sang, lui, hurlait la tragédie, la chair rompue, le sacrifice.

C'était le parfum d'un souvenir que l'on avait tenté d'égorger.

Kael sentit ses yeux s'embuer. Dans cette ville de plastique et de chrome froid, où l'émotion était une maladie que l'on soignait à coups de neuroleptiques, cette odeur était une révolution. Elle portait en elle la promesse d'un monde où l'on pouvait encore souffrir, aimer et saigner.

Il savait ce qu'il devait faire. S'il laissait cette relique ici, les drones-charognards la trouveraient et la réduiraient en poussière stérile. S'il la rapportait à son officine, il devenait une cible. Mais le choix n'en était pas un. On ne laisse pas un dieu mourir

dans une décharge.

Il entreprit de sectionner les amarres de la capsule. Le verre était chaud, presque fiévreux. Chaque fois que sa lame heurtait un connecteur, un flash de mémoire lui traversait le crâne : le rire d'un enfant, le craquement d'une branche sous le pas, le goût du sel sur une peau brûlée par le soleil. La puce dans son cortex vrombissait, incapable de trier ce déluge sensoriel.

Soudain, un bruit sec retentit dans la galerie, loin derrière lui. Le cliquetis métallique de pattes articulées sur le béton. Un drone-charognard. Ou pire, une sonde des Épurateurs.

Kael ne paniqua point. La peur était une émotion de surface, et lui vivait dans les profondeurs. Il accéléra ses mouvements, ses mains ne tremblant point malgré la menace. Il glissa le processeur organique, encore vibrant de sa lueur ambrée, dans une sacoche de cuir doublée de plomb. Aussitôt, le silence revint dans son esprit, mais l'odeur de lavande et de sang resta imprégnée dans les fibres de son manteau, comme une malédiction ou une bénédiction.

Il ramassa ses outils avec une hâte méthodique. La lueur de sa lampe vacilla. Dans l'obscurité du tunnel, deux optiques rouges s'allumèrent, perçant la brume de suie. Le prédateur mécanique l'avait repéré.

Kael se redressa, sa silhouette de cendre se découpant contre les parois de briques. Il n'était qu'un charognard, un homme de peu de mots et de beaucoup de cicatrices, mais il portait désormais en lui le secret du vent et de la terre. Il jeta un dernier regard à la carcasse vidée du serveur, ce temple profané qui venait de lui livrer son âme.

Le drone bondit, ses membres d'acier griffant le sol dans un crissement strident. Kael s'élança dans le boyau adjacent, là où les tuyaux de vapeur crachaient leur haleine brûlante. La traque commençait, mais pour la première fois de sa misérable existence,

il ne fuyait pas seulement pour sa peau. Il fuyait pour que le monde se souvienne, un jour, de l'odeur de la pluie sur la poussière.

Il s'enfonça dans les entrailles de Néo-Lutèce, emportant avec lui le parfum du sang.

Chapitre 2

Le Cœur Palpitant

La pénombre du sanctuaire de ferraille n'était trouée que par l'éclat maladif de sa lanterne à acétylène, dont la flamme vacillante projetait des ombres démesurées sur les parois suintantes de Néo-Lutèce. Kael, agenouillé dans la boue huileuse qui recouvrait le dallage de pierre antique, ne respirait plus que par saccades. Ses doigts, calleux et noircis par des décennies de manipulation de métaux vils, tremblaient alors qu'il s'enfonçait plus avant dans les entrailles de la carcasse. Devant lui gisait le Grand Serveur, une relique du Monde-Avant, immense monolithe de cuivre et d'alliages oubliés, dont la peau de métal s'écaillait comme celle d'un lépreux.

Il ne s'agissait pas là d'une simple quête de composants pour les marchés de la Basse-Ville. Kael officiait avec la dévotion d'un prêtre devant un tabernacle profané. D'un geste lent, il introduisit son scalpel de chirurgie, un outil de bronze à la lame émoussée, entre deux plaques de blindage corrodées. Le métal gémit, un cri de détresse qui résonna longuement dans le silence sépulcral de la voûte. Un liquide poisseux, d'un noir d'encre, s'écoula de la fente, maculant ses mains déjà zébrées de cicatrices de soudures anciennes. C'était le sang des machines, une huile fétide qui portait en elle l'amertume des siècles.

Soudain, la résistance céda. La plaque bascula avec un fracas sourd, révélant le cœur de la bête.

Ce n'était point là les circuits rigides et froids qu'il avait l'habitude de dépouiller. Au centre d'un lacis de capillaires de verre et de fibres de lin tressées, reposait une masse gélatineuse, enchâssée dans une gangue de silicium translucide. La chose palpitait. Un battement lent, sourd, presque imperceptible, mais qui faisait vibrer la pierre sous

les genoux de Kael. C'était un processeur organique, une hérésie biologique préservée par miracle de la morsure de l'oxydation.

Lorsqu'il posa ses doigts sur la membrane tiède, le monde bascula.

Une décharge brutale, un voltage d'une pureté insoutenable, remonta le long de ses bras, pétrifiant ses muscles. Mais ce ne fut pas la douleur qui terrassa le charognard. Ce fut l'odeur.

Elle jaillit de la relique comme un soupir de mourant. Une vague de lavande, d'une fraîcheur si violente qu'elle lui brûla les sinus, se mêla instantanément à l'effluve métallique et âcre du sang frais. Ce n'était pas l'odeur de l'huile, mais celle, ferreuse et chaude, d'une veine ouverte sur de la terre humide.

Dans le cortex de Kael, la puce illégale qu'il portait comme un stigmaté entra en éruption. Ses capteurs sensoriels, saturés par cette information impossible, se mirent à hurler. Des images fragmentées, des lambeaux de souvenirs qui ne lui appartenaient pas, défilèrent derrière ses paupières closes : l'éclat d'un soleil couchant sur un champ de fleurs mauves, la caresse d'un vent qui ne sentait ni le soufre ni la suie, le goût de l'eau pure tombant du ciel.

— Non... murmura-t-il, la gorge serrée par une émotion sans nom.

Ses yeux, au reflet de cuivre, se révolèrent. Un court-circuit se propagea dans son système nerveux, provoquant des spasmes dans ses mains qui se refermèrent, par réflexe, sur l'organe palpitant. Il l'arracha à son support de verre dans un déchirement de tissus synthétiques. Le parfum redoubla d'intensité, devenant presque solide, une présence physique qui semblait vouloir l'étouffer sous sa douceur oubliée.

À cet instant précis, le silence de la crypte fut brisé par un sifflement strident, un son de métal frotté contre de la meule.

Au plafond, parmi les stalactites de rouille et les câbles pendants, des optiques rouges s'allumèrent. Les drones-charognards de la Milice-Nette, ces insectes d'acier aux ailes de tôle, venaient de détecter la fluctuation énergétique massive provoquée par l'extraction. Ils n'étaient pas là pour récupérer la relique, mais pour éteindre l'anomalie, pour étouffer ce souvenir avant qu'il ne contamine le silence ordonné de la cité.

Kael se redressa, chancelant. Sa vue était brouillée par des parasites chromatiques, un voile de neige électrique qui dansait devant ses yeux. Il fourra le processeur encore chaud dans la doublure de son manteau de cuir craquelé, contre son propre poitrail. La chaleur de l'objet traversa le lin de sa chemise, comme si un second cœur venait de s'inviter sous sa peau.

Un premier drone plongea. C'était une machine malingre, un assemblage de pinces et d'hélices dentelées, couvert de la poussière des siècles. Il percuta l'épaule de Kael, déchirant le cuir de son manteau. Le charognard grogna, saisit une lourde barre de fer à ses pieds et frappa de toutes ses forces. Le choc fit jaillir des étincelles bleues, et le drone fut projeté contre une pile de serveurs morts, s'écrasant dans un fracas de verre brisé.

Mais d'autres arrivaient. Le vrombissement de leurs moteurs emplissait désormais l'espace, une symphonie mécanique discordante.

Kael savait qu'il ne pouvait rester ici. Ce lieu était devenu son tombeau si il ne s'en extrayait pas sur-le-champ. Il s'élança vers la sortie, ses bottes de cuir lourd martelant le sol humide. Chaque pas lui coûtait un effort immense ; son corps, encore sous le choc de la décharge sensorielle, semblait peser des tonnes. L'odeur de lavande le suivait, s'attachant à ses vêtements, imprégnant sa barbe de cendre et sa peau de suie. C'était une traînée olfactive, un phare invisible dans l'obscurité que les épurateurs n'auraient aucun mal à suivre.

Il s'engouffra dans un boyau étroit, là où les parois de briques étaient recouvertes d'une mousse noire et gluante. Derrière lui, les drones viraient, leurs griffes raclant le plafond avec un bruit de scie circulaire. Kael atteignit une échelle de fer, dont les barreaux étaient si rongés par la rouille qu'ils menaçaient de céder sous son poids. Il grimpa avec l'énergie du désespoir, ses mains saignant au contact du métal rugueux.

En haut, une grille de fer forgé barrait le passage. D'un coup d'épaule, il la fit sauter, émergeant dans un chaos de débris. Il se trouvait au pied de la Verticale de Rouille.

Devant lui s'élevait l'impossible : une tour de Babel faite de carcasses de voitures, de poutrelles tordues, de containers écrasés et de restes de machines, empilés sur des centaines de toises vers un ciel de plomb. C'était le squelette d'un monde qui avait refusé de mourir, une montagne de déchets qui servait d'échelle vers les nuages acides.

Le vent, un souffle fétide chargé de poussière de charbon, fouetta son visage. Kael s'appuya contre une carrosserie de métal délavé pour reprendre son souffle. Sa poitrine brûlait. Sous son manteau, le processeur organique battait toujours, un rythme régulier, apaisant, qui contrastait avec le chaos de la traque. L'odeur de sang frais s'était dissipée, laissant place à une fragrance de terre mouillée, cette promesse de vie que la pluie apporte aux sols assoiffés.

Au loin, dans les profondeurs des tunnels qu'il venait de quitter, il entendit le cri strident d'une sirène de la Milice. L'Officier Soren et ses épurateurs ne tarderaient pas à arriver. Ils ne verraient en lui qu'un voleur, un porteur de peste sensorielle qu'il fallait éliminer pour préserver la paix léthargique de Néo-Lutèce.

Kael leva les yeux vers les sommets invisibles de la Verticale. La vieille tour émettrice, son but ultime, était là-haut, perdue dans les brumes de soufre. Il n'avait plus de nom, plus de passé, seulement ce battement sous son manteau et ce parfum de

fleurs qui lui servait de boussole.

Il ancra ses doigts dans une anfractuosité de la structure et commença son ascension. La rouille s'effritait sous ses ongles, la pierre se déroba t sous ses pieds, mais il ne sentait plus la fatigue. Il était devenu le réceptacle d'un fantôme, le gardien d'une vérité olfactive qui, si elle parvenait à être lib r e, ferait s'effondrer les murs de silence de la cité comme les remparts de Jéricho.

Dans le lointain, un drone  claireur émergea de la bouche d'ombre, ses optiques balayant la paroi. Kael se fondit dans les replis de la ferraille, le cœur battant à l'unisson de la relique. La chasse ne faisait que commencer, mais pour la première fois, le charognard n'avait plus peur de l'obscurité. Car il portait en lui la mémoire de la lumière.

Chapitre 3

Stérilisation immédiate

Le silence de la fosse fut déchiré non par un cri, mais par le sifflement pneumatique d'une décompression, un soupir d'outre-tombe qui fit vibrer les parois de tôle ondulée. L'air, déjà saturé de vapeurs de soufre et de la sueur rance des parias, se figea sous une onde de froid artificiel. L'Officier Soren venait de franchir le seuil du secteur des Bas-Fonds, et sa seule présence semblait vouloir épurer l'oxygène de ses miasmes séculaires.

Il avançait avec une lenteur cérémonielle, ses bottes de polymère noir ne ramassant aucune des poussières de rouille qui jonchaient le sol. Son visage, d'une symétrie qui insultait la nature, ne trahissait aucune émotion ; c'était un masque de porcelaine froide, dépourvu de pores, où les yeux, d'un bleu minéral, scrutaient l'obscurité avec la précision d'un scalpel. Derrière lui, les Épurateurs se déployaient en un éventail d'acier et de verre, leurs silhouettes gainées de combinaisons pressurisées qui étouffaient jusqu'au bruit de leur respiration. Ils ne marchaient pas, ils glissaient, tels les spectres d'une inquisition nouvelle, armés de lances thermiques dont la pointe rougeoyait faiblement dans le crépuscule perpétuel de la cité-poubelle.

Kael, tapi dans l'ombre d'une presse hydraulique monumentale, sentit le battement contre son sternum. Ce n'était pas seulement son propre cœur qui tambourinait contre ses côtes d'orphelin, mais celui de la relique. Sous le cuir craquelé de son manteau, le processeur organique s'agitait. La chaleur qu'il dégageait était celle d'un nouveau-né, une pulsation biologique qui contrastait violemment avec la froideur de la ferraille environnante. Une bouffée de lavande, si pure qu'elle en devenait douloureuse, s'éleva de sa poitrine, perçant l'odeur de graisse brûlée.

— Le désordre est une pathologie, déclara Soren, sa voix n'étant qu'un murmure cristallin porté par les amplificateurs de sa gorge. Et chaque pathologie exige une excision.

L'officier s'arrêta devant l'établi de Kael, là où gisaient des carcasses de serveurs éventrés, des entrailles de câbles de cuivre ressemblant à des nids de vipères desséchées. Il effleura une pince à souder avec un dégoût manifeste, puis ses yeux se fixèrent sur la trace encore fraîche d'une empreinte de main dans la poussière de charbon.

Kael retint son souffle. Ses doigts, noirs de cambouis et zébrés de cicatrices, se crispèrent sur le rebord d'une conduite d'évacuation. Il savait que la Milice-Nette ne cherchait pas seulement l'objet ; elle cherchait à effacer l'hérésie du souvenir. Pour Soren, ce morceau de silicium battant était un virus, une promesse de chaos capable de réveiller des appétits oubliés, de faire germer des désirs de ciel bleu dans le terreau stérile de leur esclavage.

— Fouillez les conduits, ordonna Soren sans même tourner la tête. Si la matière résiste, brûlez-la.

Le bruit fut soudain : le fracas des lances thermiques entamant les structures de fer. Des gerbes d'étincelles blanches illuminèrent la nef de débris, transformant les ombres en monstres dansants. Kael se glissa dans le boyau d'une canalisation désaffectée, le corps enduit de cette mélasse huileuse qui servait de lubrifiant aux machines du Monde-Avant. La relique contre lui semblait paniquée ; le parfum de lavande se mua en une odeur de sang frais, métallique et chaude, qui lui monta à la gorge.

Il rampa dans les ténèbres, les coudes s'écorchant sur les parois de fonte. Derrière lui, il entendait le pas méthodique des Épurateurs. Ils n'avaient pas besoin de voir ; leurs senseurs captaient la chaleur de sa fuite, la trace thermique de sa peur. Kael atteignit

l'embranchement des eaux acides, là où les résidus des usines supérieures se déversaient en cascades de vitriol jaune. L'air y était irrespirable, une morsure chimique qui brûlait les poumons.

Il jeta un regard en arrière. Une silhouette se dessinait à l'entrée du conduit. Soren lui-même. L'officier ne portait pas de masque. Il n'en avait pas besoin. Ses poumons étaient sans doute des alvéoles de métal synthétique, insensibles aux poisons des hommes.

— Tu portes un fantôme, charognard, lança Soren. Il va te dévorer de l'intérieur avant que je ne t'atteigne. Rends-le, et je t'offrirai le néant. C'est la seule miséricorde que cette cité autorise encore.

Kael ne répondit pas. Il ne possédait plus de mots pour ce monde-là. Sa seule vérité était cette vibration organique, ce reste d'humanité qui pleurait contre son flanc. Il se laissa glisser dans le flux de l'eau acide. La douleur fut immédiate, une morsure de mille frelons sur sa peau nue, mais il ne cria pas. Il s'enfonça dans la fange corrosive, utilisant le processeur comme un talisman.

L'eau lui arrivait à la ceinture, rongant le cuir de ses bottes, s'attaquant à la bure de son manteau. Il avança à tâtons dans le labyrinthe de scories, guidé par la lumière intérieure de la relique qui commençait à luire d'un rose violacé à travers l'étoffe. Soren, au bord du gouffre, observa le remous fétide. Il ne sauta pas. Il n'allait pas souiller la perfection de son uniforme dans ce cloaque. Il fit un signe de la main, et deux drones-charognards s'élancèrent dans le conduit, leurs rotors hachant l'air vicié, leurs optiques rouges fixées sur la nuque de la proie.

Kael émergea dans une salle de vannes monumentale, un dôme de briques sombres où l'humidité suintait comme des larmes sur les murs de pierre. C'était le ventre de la Verticale de Rouille, l'endroit où les sédiments du passé s'entassaient depuis des siècles. Il s'adossa à une poutre de chêne pétrifié, haletant, sentant la brûlure de

l'acide gagner ses jambes.

Le processeur palpita violemment. Soudain, une image s'imposa à son esprit, projetée par la puce illégale de son cortex : non pas un schéma technique, mais une sensation. Le vent. Un vent immense, chargé de l'odeur de la terre après l'orage. Il vit, par les yeux d'un autre, une étendue de chlorophylle ondulant sous un astre d'or qu'il ne connaissait que sous le nom de "Soleil". Ce n'était pas une donnée, c'était une émotion brute, un vertige qui lui redonna la force de se redresser.

Les drones apparurent au sommet de la voûte. Leurs lasers de visée balayèrent le sol, dessinant des croix de sang sur la pierre humide. Kael s'élança vers l'échelle de secours, un assemblage de fer forgé rongé par les siècles qui montait vers les strates supérieures, vers la lumière interdite.

Chaque barreau était une agonie, chaque mouvement arrachait un lambeau de ses vêtements consumés par l'acide. En bas, dans le halo de ses projecteurs, il vit Soren apparaître sur une passerelle surplombant le dôme. L'officier leva une arme longue, un fusil à impulsion dont le canon luisait d'une énergie bleutée.

— La mémoire est une décomposition, Kael ! cria Soren, sa voix résonnant sous la voûte comme un glas. Tu ne sauves rien, tu ne fais que prolonger l'agonie d'un cadavre !

Le premier tir frappa la paroi à quelques pouces du visage de Kael, vaporisant la pierre en une nuée de gravats brûlants. Le charognard ne regarda pas en bas. Il grimpa, les mains en sang, le cœur porté par ce parfum de lavande qui, désormais, dominait l'odeur de la mort. Il atteignit une trappe de service et s'y engouffra au moment même où une seconde décharge pulvérisait l'échelle de fer derrière lui.

Il se retrouva dans un boyau étroit, un conduit de ventilation qui menait vers les hauteurs de la mégastructure. Il était seul dans le noir, le silence n'étant rompu que

par le sifflement de sa propre respiration et le battement régulier, presque apaisant, du processeur. Il posa une main tremblante sur l'artefact. La chaleur de l'objet semblait cautériser ses plaies, infuser dans ses veines une volonté qui n'était plus tout à fait la sienne.

Il n'était plus Kael le ferrailleur, le rat des décharges. Il était devenu le vaisseau d'une époque disparue, le porteur d'une étincelle dans un monde de cendres. Devant lui, au bout du tunnel, une faible lueur orangée filtrait à travers une grille. C'était la lumière des incendies perpétuels de la cité, mais pour lui, c'était le premier reflet de l'aube qu'il allait offrir au monde.

Soren, resté en bas dans la stérilité de son échec temporaire, rangea son arme. Il fixa l'obscurité où le garçon avait disparu. Pour la première fois, un pli apparut sur son front lisse. Une ride. Une imperfection. La contagion avait commencé.

Chapitre 4

L'Archiviste Aveugle

La Verticale de Rouille gémissait sous le poids des siècles, un colosse de ferraille torturée dont les entrailles exhalaient un souffle fétide de métal oxydé et de suie grasse. Kael progressait dans les boyaux de cette carcasse urbaine, ses doigts gourds agrippés à des saillies de fonte qui mençaient de céder à chaque mouvement. Le processeur organique, niché contre sa poitrine sous les pans de son manteau de cuir craquelé, pulsait avec une régularité troublante. À travers la peau de son torse, il sentait cette chaleur anormale, ce battement de cœur qui n'appartenait à aucune bête connue, dégageant des effluves de lavande et de fer frais qui luttaienent contre l'odeur de soufre des bas-fonds.

Il finit par atteindre le seuil d'une voûte basse, faite de plaques de blindage rivetées et de briques de terre cuite effritées. C'était là, dans les racines mêmes de la mégastructure, que résidait Mona. Le silence ici n'était pas vide ; il était dense, chargé du murmure des eaux de ruissellement qui s'écoulaient le long des parois de schiste et de béton.

— Entre, petit ferrailleur. La ferraille a cessé de chanter sous tes pas depuis dix toises déjà.

La voix était un froissement de parchemin ancien, une mélodie érodée par le temps. Kael s'avança dans la pénombre de l'alvéole. Des centaines de bougies de suif, disposées sur des étagères de bois vermoulu, jetaient des lueurs tremblantes sur des amoncellements d'objets hétéroclites : des rouages d'horlogerie fine, des flacons de verre soufflé contenant des essences oubliées, et des piles de manuscrits dont les reliures en peau de chèvre se décomposaient lentement.

Au centre de ce capharnaüm siégeait Mona. Ses yeux n'étaient plus que deux globes d'opale laiteuse, dépourvus de pupilles, mais son visage, sillonné de rides comme le lit d'une rivière asséchée, était tourné vers lui avec une précision effrayante. Elle portait une robe de lin brut, teinte d'un indigo délavé, et ses mains, longues et noueuses comme des racines de bruyère, s'agitaient dans l'air pour saisir les vibrations de la pièce.

— Tu portes un poids qui n'est pas de ton âge, murmura-t-elle en désignant son torse d'un geste lent. L'odeur te précède. Elle déchire le voile de cette cité de cendres. Approche.

Kael obéit, ses bottes de cuir lourd s'enfonçant dans une couche de poussière séculaire. Il sortit l'artefact de sa cachette. Le processeur irradiait une lueur ambrée, ses filaments de silicium s'agitant comme les cils d'un animal marin. Lorsqu'il le déposa dans les mains de la vieille femme, il crut entendre un soupir s'échapper de la pierre environnante.

Mona ne se contenta pas de toucher l'objet. Ses doigts parcoururent les circuits avec une dévotion de prêtresse. Elle approcha la capsule de son visage, humant longuement le parfum de lavande, puis, avec une solennité qui fit frissonner Kael, elle porta l'artefact à ses lèvres. Elle ne le mordit pas ; elle en goûta la surface, laissant sa langue effleurer le métal tiède et les membranes organiques qui l'enveloppaient.

— Ah, murmura-t-elle, les yeux révoltés. Le sel des larmes d'une mère... la sève des pins après l'orage... et cette amertume, cette délicieuse amertume du regret.

Elle ferma les paupières, et Kael vit ses tempes battre violemment. Le processeur semblait se nourrir de ce contact, ses pulsations s'accordant à celles de la vieille femme.

— Ce n'est pas une machine, Kael, dit-elle enfin, la voix soudain plus ferme, dépouillée de sa fragilité. C'est un reliquaire de l'âme. Ce que tu tiens là est la dernière capsule synaptique de l'ère du Grand Verger. Avant que la Milice-Nette ne décide que le souvenir était une maladie. Avant qu'ils ne recouvrent le monde de ce linceul de polymère et de silence.

Elle se leva, sa silhouette frêle se découpant contre la lueur des cierges. Elle semblait grandir, habitée par une force ancienne.

— Ils ont effacé les couleurs, ils ont tari les parfums, ils ont rendu les hommes aveugles à leur propre essence pour mieux les asservir à la machine. Mais nous étions quelques-uns à résister. Des alchimistes de l'esprit. J'ai passé ma jeunesse dans des laboratoires de verre et d'acier, à distiller des émotions, à capturer l'odeur de la terre mouillée pour la sceller dans ces cœurs de silicium.

Elle tourna vers lui ses yeux aveugles, et Kael y vit, pour la première fois, une lueur de genèse.

— Je suis sa génitrice, Kael. J'ai insufflé mes propres souvenirs dans cette matrice avant que les Épurateurs ne m'arrachent la vue. Ce processeur contient le "Voltage de l'Éveil". Si tu parviens à l'émetteur de la Vieille Tour, si tu libères ce fantôme dans les ondes de la cité, tu ne pirateras pas leurs systèmes. Tu feras bien pire. Tu rappelleras aux hommes qu'ils ont un cœur. Tu leur rendras le dégoût de leur propre esclavage par le simple souvenir d'une fleur de chlorophylle.

Elle lui rendit l'objet. Le contact entre leurs mains fut comme une décharge électrique, un transfert de fardeau.

— La Verticale de Rouille est un corps malade, reprit Mona en se rasseyant lourdement, comme si cette révélation l'avait vidée de sa substance. Tu es le sang neuf qui doit remonter jusqu'au cerveau pour purger le poison. Soren sent déjà ta

trace. Il ne cherche pas un objet, il cherche à étouffer le dernier rêve de l'humanité.

Kael serra le processeur contre lui. La lavande semblait maintenant plus forte, presque entêtante, étouffant l'odeur de mort qui imprégnait les murs. Il regarda autour de lui ce sanctuaire de débris, cette bibliothèque de l'invisible où Mona attendait la fin des temps.

— Pourquoi me le dire maintenant ? demanda-t-il d'une voix enrouée par la poussière.

— Parce que la matière ne ment jamais, répondit l'archiviste en s'enveloppant dans son châle de laine rêche. Tu as la cicatrice des bâtisseurs sur les mains, et le vide des poètes dans les yeux. Tu n'es plus un charognard, petit. Tu es le fossoyeur du Monde-Avant qui vient déterrer le futur. Pars maintenant. Le fer commence à refroidir, et les drones de Soren ne dorment jamais. Ils n'ont pas besoin de narines pour traquer l'espoir.

Kael recula vers la sortie, ses yeux fixés sur la vieille femme qui semblait déjà se fondre dans les ombres de son antre. Il sentait le poids de la mission s'enfoncer dans sa chair comme un crochet de fer. En sortant dans le couloir de métal froid, il ne vit pas seulement de la rouille et des câbles dénudés. Il crut percevoir, dans le sifflement de la vapeur s'échappant d'un conduit percé, le murmure d'une forêt qu'il n'avait jamais vue, mais que son sang reconnaissait déjà.

Il entama l'ascension. Ses muscles brûlaient, sa peau était poisseuse de graisse et de sueur, mais chaque pas le rapprochait de la cime, là où le vent n'était plus une légende, mais une promesse de tempête. En bas, dans les profondeurs stériles, les bottes de Soren martelaient déjà le sol de métal avec une régularité de métronome, mais Kael ne craignait plus le traqueur. Il portait en lui une arme que le polymère ne pouvait briser : le souvenir du monde tel qu'il aurait dû être.

Chapitre 5

Le Goût de la Révolte

La Verticale de Rouille ne gémissait pas ; elle hurlait sous les assauts d'un vent acide qui décapait la pierre et le fer. Kael, les doigts crispés sur une membrure d'acier rongée par les siècles, sentait la morsure du froid s'insinuer sous son manteau de cuir craquelé. Chaque mouvement était une négociation avec la pesanteur et la décrépitude. Sous ses bottes, le vide de Néo-Lutèce s'ouvrait comme une gueule d'ombre, ponctuée par les lueurs malades des quartiers bas où la vapeur de suie stagnait en nappes épaisses.

Mona, dont la voix résonnait encore dans le crâne de Kael comme le battement d'un glas, avait été d'une clarté brutale. « La Vieille Tour, Kael. Elle seule possède la puissance d'ébranler l'éther. C'est là-haut, par-delà les nuages de soufre, que tu dois porter ce cœur. Si tu échoues, nous resterons des spectres errant dans une décharge. »

Le processeur organique, niché contre son flanc dans une sacoche de toile grossière, palpait. Sa chaleur était anormale, presque indécente dans ce monde de métal mort. Une bouffée de lavande, subite et violente, vint frapper les narines du charognard, balayant l'odeur de l'huile de moteur et du bitume. Soudain, la paroi de fer disparut.

Pendant un battement de cœur, Kael ne vit plus la rouille. Ses yeux, d'ordinaire habitués à la grisaille des circuits, furent inondés par une clarté insoutenable. Il vit des géants de bois s'élever vers un dôme d'azur pur, leurs membres couverts d'un velours émeraude qui bruissait sous une caresse invisible. Le vent n'était plus un fouet cinglant, mais un soupir tiède chargé de poussière d'or. Il sentit la rugosité d'une écorce vivante, le picotement de la sève, le fourmillement d'un monde où chaque chose respirait à l'unisson. Puis, la vision se déchira. Il manqua de lâcher

prise, ses doigts glissant sur une plaque de schiste humide. Il haleta, la gorge brûlée par l'air vicié de la mégastructure. Le souvenir n'était pas le sien, mais celui de la machine, une archive sensorielle qu'il exhuma malgré lui.

À quelques centaines de toises plus bas, l'Officier Soren progressait avec une précision de automate. Son uniforme de polymère noir, lisse comme une écaille de serpent, ne portait aucune trace de la fange environnante. Il tenait entre ses mains gantées un capteur de nacre sombre. Sur l'écran de verre, une tache de chaleur, d'un rouge incandescent et organique, marquait la trace de Kael. Pour Soren, cette chaleur était une hérésie, une fièvre dans un corps qu'il voulait froid et ordonné.

« Sujet localisé sur le flanc nord de la colonne trente-quatre », articula Soren dans son transmetteur, sa voix dépourvue de toute inflexion humaine. « La trace thermique est instable. Le noyau sature. »

Il ne courait pas. Il ne s'essouffait pas. Il montait les échelons de fer avec une régularité de métronome, ses bottes ferrées claquant contre le métal avec un bruit de couperet. Il était le silence qui traque le cri. Pour lui, Kael n'était pas un homme, mais un vecteur de contagion qu'il fallait purger avant que le virus de la mémoire ne se propage.

Kael reprit son ascension, les muscles des avant-bras tendus à rompre. La Verticale de Rouille était un empilement de débris, une cathédrale de déchets où des carcasses de voitures du Monde-Avant servaient de contreforts à des poutres de soutènement tordues. Il se hissa sur une plateforme de tôle ondulée qui menaçait de s'effondrer à chaque pas.

Une nouvelle décharge sensorielle le frappa. Cette fois, ce fut le goût. Une explosion de sucre et d'eau, la saveur d'un fruit mûr dont le jus coulait sur son menton. Il n'avait jamais connu que la pâte protéinée grise et insipide distribuée par la Milice-Nette. Ce goût de révolte, cette douceur sauvage, lui arracha un sanglot. Le

processeur n'était pas une banque de données ; c'était un testament. Mona avait raison : l'humanité n'était pas seulement affamée de pain, elle était affamée de sens.

Il tourna la tête et vit, loin en contrebas, la silhouette noire de Soren. Le traqueur semblait glisser sur la structure, insensible au vertige. Un drone-charognard, aux ailes de métal dentelé, survola Kael dans un sifflement de turbines mal huilées. L'œil rouge de la machine le fixa un instant avant de pivoter pour transmettre sa position.

« Plus haut », se murmura Kael, les dents serrées contre la douleur. « Toujours plus haut. »

Le vent redoubla de violence, charriant des éclats de verre et de la poussière de béton. Kael s'engouffra dans une conduite de ventilation béante, un boyau de fer noir où l'odeur de la lavande se fit plus entêtante encore. Le processeur vibrait contre ses côtes, un cœur jumeau réclamant sa place dans le monde. Il percevait désormais le murmure des arbres comme une mélodie oubliée, un chant de chlorophylle qui étouffait le fracas des machines.

Il atteignit une passerelle suspendue, un pont de cordes et de câbles électriques tressés qui reliait la Verticale à la Vieille Tour. L'édifice se dressait devant lui, une aiguille de pierre et de verre brisé qui semblait percer le ventre des nuages. C'était là que résidait l'émetteur, une relique du temps où les hommes parlaient aux étoiles.

Alors qu'il s'élançait sur la passerelle oscillante, un choc sourd fit vibrer la structure. Soren venait de prendre pied sur la plateforme de départ. Le traqueur leva son arme, un long tube de métal poli, et visa avec la froideur d'un horloger.

« Pose la relique, Charognard », ordonna Soren. Sa voix, portée par les amplificateurs de son casque, couvrit le hurlement du vent. « Elle ne t'appartient pas. Elle appartient au silence. »

Kael ne se retourna pas. Il sentait sous ses pieds le balancement précaire du vide. Un flash de lumière verte l'éblouit à nouveau : l'image d'une prairie sous l'orage, l'odeur de la terre humide, la sensation de l'herbe folle entre les doigts. Cette vision était plus réelle que le métal froid sous ses paumes.

« Le silence est un mensonge ! » cria Kael, sa voix s'enrouant de poussière.

Il courut, chaque pas manquant de le précipiter dans l'abîme. Derrière lui, Soren fit feu. Un trait de lumière bleue déchira l'obscurité, pulvérisant un montant d'acier à quelques pouces de la tête de Kael. Des étincelles de métal fondu lui brûlèrent la joue, mais il ne ralentit pas.

Il atteignit enfin le seuil de la Vieille Tour. La porte de bronze, massive et ornée de motifs géométriques érodés, était entrouverte. Il se glissa à l'intérieur, dans une pénombre habitée par le froissement des ailes de chauves-souris de fer. L'air ici était différent, plus dense, chargé d'une électricité statique qui faisait dresser les poils de ses bras.

Il commença l'ascension finale, un escalier en colimaçon dont les marches de pierre s'effritaient sous son poids. À chaque niveau, le processeur devenait plus lourd, plus chaud, comme s'il s'abreuvait de la proximité de l'émetteur. Kael voyait maintenant des forêts entières défiler devant ses yeux : des automnes de feu, des hivers de cristal, des printemps éclatants. Il pleurait sans s'en rendre compte, des larmes de sel qui traçaient des sillons clairs sur son visage couvert de suie.

Soren entra à son tour dans la tour. Le bruit de ses pas sur la pierre était un compte à rebours. Le traqueur ne connaissait pas la fatigue, ni l'émerveillement. Il n'était qu'une volonté de fer lancée à la poursuite d'un rêve pour l'étrangler.

Kael parvint au sommet, une plateforme à ciel ouvert où trônait une immense parabole de cuivre, oxydée par le temps mais toujours imposante. Au centre, un socle

de cristal attendait son offrande. Les nuages étaient si proches qu'il aurait pu les toucher ; ils n'étaient pas faits de vapeur d'eau, mais de résidus industriels d'un gris de plomb.

Il sortit le processeur de sa sacoche. L'organe de silicium luisait d'une lueur pourpre, ses veines de cuivre palpitant d'un flux d'informations qu'aucun écran ne pourrait jamais traduire. C'était la vie elle-même, condensée dans une capsule de tragédie et d'espoir.

Soren apparut dans l'embrasement de l'escalier. Son arme était épaulée, pointée vers le cœur de Kael.

« C'est fini, Kael », dit l'officier d'une voix blanche. « Rends-le. Ce monde n'est pas prêt pour le souvenir. L'oubli est notre seule paix. »

Kael regarda le processeur, puis leva les yeux vers l'horizon bouché de Néo-Lutèce. Il sentit le vent, le vrai vent des souvenirs, se lever dans son esprit.

« Ce n'est pas de la paix que vous offrez », répondit Kael en approchant le processeur du socle de cristal. « C'est un tombeau. »

Il enfonça le cœur organique dans la fente du transmetteur. Un gémissement de métal s'éleva de la tour, une vibration profonde qui fit trembler les fondations de la cité. Un rayon de lumière pure, d'un vert insoutenable, jaillit de la parabole et perça le plafond de nuages, s'épanouissant comme une fleur de feu dans le ciel de cendre.

Soren pressa la détente, mais il était trop tard. L'onde de choc sensorielle le frappa de plein fouet. Le traqueur s'effondra, les mains plaquées sur son casque, alors que pour la première fois de sa vie artificielle, il était submergé par l'odeur de la pluie sur la terre chaude.

Kael, debout au centre de la tempête de lumière, ferma les yeux. Il n'était plus un charognard de ferraille. Il était le témoin du réveil du monde. Autour de lui, dans les rues de Néo-Lutèce, des milliers de têtes se levèrent vers le ciel, alors que le parfum de la chlorophylle et le murmure des forêts d'antan venaient briser, un à un, les verrous de leur amnésie.

Chapitre 6

L'Ascension de la Rouille

Le froid n'était plus une température, mais une morsure de limaille s'insinuant sous la trame de son manteau de cuir craquelé. Au pied de la Verticale de Rouille, Kael n'était qu'une ombre parmi les ombres, une silhouette de cendre adossée à la gangue pétrifiée du Monde-Avant. Devant lui, la mégastructure s'élançait vers la voûte d'encre, un empilement blasphématoire de carcasses de fer-blanc, de carcasses de voitures dont les phares éteints ressemblaient à des yeux de poissons abyssaux, et de containers de transport dont les flancs de tôle gémissaient sous le poids des siècles.

Il pressa sa main contre son flanc. Sous le lin épais de sa chemise de corps, le processeur organique pulsait. Cette relique, ce cœur de silicium et de chair synthétique, dégageait une chaleur fiévreuse qui semblait vouloir dévorer sa propre poitrine. L'odeur de lavande, si anachronique dans ce charnier de métal, montait à ses narines, mêlée au parfum métallique du sang frais. C'était une fragrance qui n'appartenait pas à ce siècle de suie, un souvenir olfactif d'un temps où la terre respirait.

Kael agrippa le montant d'une portière de berline, un vestige dont la peinture bleue avait été dévorée par l'oxydation jusqu'à ne laisser qu'une dentelle de fer friable. Il se hissa. Le métal cria, un long déchirement qui résonna dans le silence de la décharge monumentale comme le blasphème d'un pénitent. Ses doigts, zébrés de cicatrices de soudures anciennes, cherchèrent une prise dans l'entrelacs des câbles sectionnés qui pendaient comme les entrailles d'un géant éviscéré.

Chaque mètre gagné était une victoire contre la pesanteur et l'oubli. À mesure qu'il s'élevait, Néo-Lutèce s'étalait au-dessous de lui, une mer de bitume et de néons

malades où les Épurateurs de Soren patrouillaient avec la précision d'horlogers démoniaques. Le vent, chargé de poussière de charbon, giflait son visage de cendre. Il ne devait pas regarder en bas. Le vertige n'était pas la peur de tomber, mais l'appel du vide qui cherchait à récupérer ce qu'il lui avait arraché.

Il atteignit une corniche précaire formée par l'empilement de trois containers de fret, suspendus au-dessus de l'abîme par des chaînes de levage dont les maillons, mangés par le sel et le temps, ne tenaient plus que par l'habitude de la souffrance. Kael s'aplatit contre la paroi froide. Au-dessus de lui, un bourdonnement sinistre déchira l'air.

Un drone-charognard.

La machine, une sphère de laiton et de verre sombre, descendit des nuages de pollution. Son projecteur, d'un blanc clinique, balaya la paroi de rouille, transformant les débris en un théâtre d'ombres mouvantes. Kael retint son souffle, le visage pressé contre la tôle humide. Il sentait la vibration du moteur de la machine dans ses propres os. Le faisceau passa à quelques pouces de ses mains, révélant la crasse incrustée sous ses ongles et le reflet cuivré de ses iris. Le drone stagna un instant, tel un insecte de métal hésitant sur une proie, avant de s'éloigner dans un sifflement de turbines.

Le charognard relâcha ses muscles. Sa poitrine le brûlait. La puce illégale logée dans son cortex, excitée par la proximité du processeur organique, se mit à projeter des rémanences : le souvenir d'une prairie sous l'orage, le craquement d'une feuille morte, le goût de l'eau de source. Ces images, d'une netteté insoutenable, menaçaient de briser sa concentration. Il n'était plus seulement un homme escaladant une montagne de déchets ; il était le réceptacle d'une humanité disparue, un porteur de fantômes.

Il reprit sa progression, les articulations criant leur douleur. Il dut traverser une zone d'instabilité où les décombres semblaient n'obéir qu'à des lois de physique oubliées.

Des poutrelles de fer en H se croisaient en d'étranges arches gothiques, soudées par la rouille et la compression. Il s'y engagea, rampant sur des surfaces glissantes d'huile de moteur figée. Chaque mouvement était une caresse sur la peau d'un cadavre de fer. Il sentait sous ses paumes la texture du bois pétrifié de vieilles caisses de munitions, le grain rugueux de la pierre de taille arrachée à quelque monument jadis glorieux, et le froid absolu de l'acier trempé.

À mi-chemin de la crête, il parvint à une plateforme où reposait la carcasse d'un aéronef d'autrefois, un oiseau d'aluminium dont les ailes brisées servaient désormais de pont entre deux empilements de containers. Kael s'y engagea avec précaution. Le métal sous ses bottes de cuir était mince, vibrant à chaque pas. C'est alors qu'il le vit, au loin, émergeant des brumes de soufre : l'émetteur de la Vieille Tour. Il ressemblait à une aiguille d'argent piquée dans le flanc du ciel, un doigt pointé vers le divin ou vers le néant.

Soudain, une secousse ébranla la structure. Un container, situé plusieurs étages plus bas, venait de céder sous la corrosion, entraînant dans sa chute une cascade de débris. Le sol sous les pieds de Kael se déroba. Il bascula, ses mains griffant l'air avant de se refermer sur un câble de suspension poisseux. Il resta suspendu au-dessus du gouffre, le corps balancé par le vent impitoyable.

Ses doigts glissaient. La graisse et la sueur rendaient sa prise incertaine. En bas, les lumières de Néo-Lutèce semblaient des yeux de loups attendant la chute du pèlerin. Kael ferma les yeux. Il ne pensa pas à la mort, mais à l'odeur de la pluie. Il puisa dans cette sensation, dans cette décharge sensorielle que lui offrait le processeur, une force nouvelle. Ses muscles se tendirent, ses tendons se firent cordes de lyre. Dans un cri étouffé, il se rétablit, se hissant de nouveau sur l'aile d'aluminium, le souffle court, le cœur battant la chamade contre le processeur qui semblait maintenant vibrer à l'unisson de son propre sang.

Il se releva, titubant. Son manteau était déchiré, son visage maculé de cambouis et de

sang, mais ses yeux brillaient d'une détermination mystique. Il ne restait plus que quelques centaines de pieds. L'ascension n'était plus une épreuve physique, elle devenait une ascèse, un pèlerinage vers la lumière interdite.

Il s'enfonça de nouveau dans les boyaux de la Verticale, là où les containers formaient des tunnels d'une obscurité totale. L'air y était raréfié, saturé d'une poussière de rouille qui irritait ses poumons. Il avançait à tâtons, guidé par le seul battement du cœur organique. Chaque pas le rapprochait de la cime, chaque mouvement l'éloignait de l'esclave qu'il avait été.

Enfin, il émergea sur le sommet de la mégastructure. Là, le vent n'était plus un murmure, mais un hurlement. Devant lui se dressait la base de la Vieille Tour, une construction de béton et d'acier qui avait survécu à l'effondrement du monde. Kael s'approcha du transmetteur, une parabole immense couverte de lichens grisâtres qui semblaient se nourrir d'électricité statique.

Il n'y avait plus de drones ici, seulement le silence des hauteurs, interrompu par le tonnerre lointain des usines de la Milice-Nette. Kael sortit le processeur de sa poitrine. L'objet scintillait dans la pénombre, une gemme de chair et de lumière. Il savait que Soren ne tarderait pas. Il sentait déjà la froideur de l'officier monter vers lui, une présence clinique qui cherchait à éteindre l'incendie qu'il venait d'allumer.

Mais alors qu'il contemplait le transmetteur, Kael sourit. Ses mains tremblaient, non de peur, mais d'une impatience sacrée. Il inséra ses doigts dans la console de commande, arrachant les plaques de protection pour mettre à nu les circuits fossilisés. Il allait marier le passé au présent, le souvenir à la réalité.

Il enfonça le cœur organique dans la fente du transmetteur. Un gémissement de métal s'éleva de la tour, une vibration profonde qui fit trembler les fondations de la cité. Un rayon de lumière pure, d'un vert insoutenable, jaillit de la parabole et perça le plafond de nuages, s'épanouissant comme une fleur de feu dans le ciel de cendre.

Soren pressa la détente, mais il était trop tard. L'onde de choc sensorielle le frappa de plein fouet. Le traqueur s'effondra, les mains plaquées sur son casque, alors que pour la première fois de sa vie artificielle, il était submergé par l'odeur de la pluie sur la terre chaude.

Kael, debout au centre de la tempête de lumière, ferma les yeux. Il n'était plus un charognard de ferraille. Il était le témoin du réveil du monde. Autour de lui, dans les rues de Néo-Lutèce, des milliers de têtes se levèrent vers le ciel, alors que le parfum de la chlorophylle et le murmure des forêts d'antan venaient briser, un à un, les verrous de leur amnésie.

Chapitre 7

La Collection Interdite

L'obscurité dans les appartements de l'Officier Soren n'était pas une absence de lumière, mais une discipline. Les parois, revêtues d'un polymère d'un gris d'os, ne renvoyaient aucun éclat, n'offraient aucune aspérité au regard. Tout y était lisse, d'une rectitude monacale, à l'image de l'homme qui se tenait debout, immobile, au centre de la pièce. Soren retira ses gants de cuir noir avec une lenteur liturgique. Sous la peau artificielle de ses phalanges, on devinait le jeu précis des tendons et des servomoteurs, une mécanique d'horlogerie fine dissimulée sous une enveloppe de perfection.

Il ne s'assit point. L'assise était une concession à la fatigue, et la fatigue était une souillure. Il se dirigea vers le mur septentrional, là où la jointure des panneaux semblait plus étroite. D'une pression du pouce, il actionna un mécanisme à dépression. Un compartiment glissa dans un souffle de gaz inerte, révélant non pas des armes, ni des flacons de stimulants, mais un coffret de bois de chêne, une matière si ancienne qu'elle semblait pétrifiée, arrachée aux limbes d'un âge où les arbres griffaient encore le ciel.

Soren posa le coffret sur un guéridon de métal froid. Ses doigts tremblèrent imperceptiblement. À l'intérieur, enveloppés dans des soies décolorées, reposaient les fragments de sa trahison.

Il n'y avait là aucune donnée binaire, aucun cristal de mémoire. C'étaient des lambeaux de papier.

Il s'en saisit d'un avec une précaution de chirurgien. C'était un morceau de vélin,

jauni, dont les bords s'effritaient en une poussière d'or sombre. Il approcha le fragment de son visage. L'odeur le frappa d'abord : un parfum de poussière séculaire, de moisissure noble et d'encre ferrugineuse. C'était l'odeur du temps qui s'oxyde. Ses yeux, dont les iris étaient capables de décomposer le spectre de la lumière, se fixèrent sur les caractères tracés à la main. Une écriture cursive, élégante, dont les déliés évoquaient des racines s'enfonçant dans une terre meuble.

« La rose est sans pourquoi ; elle fleurit parce qu'elle fleurit... »

Soren lut ces mots à voix basse, et le son de sa propre voix lui parut étranger, trop charnel pour le silence stérile de Néo-Lutèce. Il caressa la surface du papier. La pulpe de ses doigts, d'ordinaire si insensible aux nuances de la matière, percevait ici chaque fibre, chaque irrégularité du grain, chaque morsure de la plume qui avait, des siècles plus tôt, creusé ce sillon dans la chair du monde.

C'était là son secret, sa plaie ouverte. Tandis qu'il ordonnait le grand effacement, tandis qu'il traquait les rémanences du passé avec une ferveur inquisitoriale, il collectionnait les preuves de la beauté qu'il détruisait. Il était le bourreau amoureux de sa victime. Chaque perquisition, chaque autodafé dirigé par la Milice-Nette était pour lui l'occasion de dérober une parcelle de tangible, un atome de réalité physique.

Il déplia un autre fragment. C'était une gravure, une estampe à l'eau-forte représentant un paysage de collines et de ruisseaux. Il n'avait jamais vu de colline. Dans son monde, l'horizon était une ligne brisée de béton et de ferraille. Il ne connaissait que la verticalité de la rouille. Et pourtant, en fixant ces traits d'encre noire, il éprouvait une nostalgie monstrueuse, une douleur fantôme pour un membre qu'il n'avait jamais possédé. Il imaginait la fraîcheur de l'eau sur ses chevilles, le craquement des brindilles sous ses pas, le poids de l'air chargé d'humidité.

Il se remémora le visage de Kael, ce charognard qu'il poursuivait à travers les entrailles de la cité. Il le détestait, non pas pour ses crimes contre l'ordre, mais pour

sa liberté de toucher la fange. Kael vivait parmi les débris, il respirait l'huile et la sueur, il était immergé dans la matière brute. Soren, dans sa tour d'ivoire synthétique, n'était qu'un spectre de pureté, une abstraction vêtue de noir.

Soren reposa le fragment. Sa main effleura une petite fiole de verre bouchée à la cire. À l'intérieur, une substance brunâtre desséchée : des pétales de lavande. Il n'osa pas l'ouvrir. Il savait que l'arôme serait un poison, une décharge sensorielle capable de court-circuiter ses circuits logiques. Il se contenta de regarder la forme des fleurs mortes, leur géométrie organique si différente des structures fractales de la cité.

Pourquoi le papier le fascinait-il tant ? Parce qu'il était périssable. Parce qu'il portait en lui la noblesse de la décomposition. Dans un monde de polymères éternels et de mémoires numériques indestructibles, le papier était le seul témoin honnête de la condition humaine. Il jaunissait, il se déchirait, il brûlait. Il était vivant dans son agonie même.

Une alerte discrète vibra dans son cortex. Un signal provenant des Épurateurs. Le sujet Kael avait été repéré près de la Verticale de Rouille.

L'Officier Soren referma brusquement le coffret. Le claquement du bois contre le métal résonna comme un coup de feu. En un instant, le collectionneur s'effaça. Le visage redevint un masque de marbre froid, dépourvu de pores, dépourvu d'âme. Il rangea le coffret dans son logement secret, s'assurant que le panneau se refermait sans laisser de trace.

Il remit ses gants. Le cuir glissa sur ses mains de métal, étouffant la sensation du monde. Il ajusta son uniforme, lissa le pli de sa tunique. Il était à nouveau l'instrument de la Milice, le vecteur du silence.

Avant de sortir, il jeta un dernier regard vers le mur gris. Il savait que ce qu'il cherchait à détruire chez Kael était exactement ce qu'il essayait de préserver en

lui-même. Mais l'ordre n'admettait pas de paradoxe. Si le monde devait être propre, il devait être vide.

Il franchit le seuil de ses appartements. Dans le couloir, l'air était filtré, recyclé, dépourvu de toute saveur. Soren respira profondément cet air mort, cette absence d'odeur qui était sa seule patrie. Il marcha d'un pas lourd, ses bottes de polymère claquant sur le sol de pierre synthétique. Il allait traquer le charognard. Il allait étouffer le dernier souffle du passé. Et s'il devait, au passage, broyer le cœur organique que Kael avait exhumé, il le ferait avec la précision d'un horloger, car il n'y avait rien de plus dangereux, pour un homme de sa trempe, que le parfum de la pluie sur la terre chaude.

La porte de l'ascenseur se referma sur lui, une guillotine d'acier séparant le sanctuaire de la collection interdite du monde de la surface, où la rouille attendait son heure pour dévorer le fer.

Chapitre 8

Le Sifflement du Vide

La Verticale de Rouille ne chantait pas ; elle grinçait sous les assauts d'un ciel couleur de bile, une plainte d'acier supplicié qui remontait des tréfonds de la terre pour s'étouffer dans les nuées toxiques. Kael, les doigts crispés sur une solive rongée par le vert-de-gris, sentait la structure osciller sous ses bottes de cuir bouilli. Ici, à mi-chemin de la voûte céleste, l'air n'était plus qu'une morsure acide, une vapeur de vitriol qui s'insinuait sous ses paupières et brûlait le fond de sa gorge. Le vent, ce sifflement du vide qui donnait son nom à l'abîme, hurlait entre les carcasses de ferraille empilées, arrachant des lambeaux de calamine aux parois des anciens silos.

Il appuya son front contre le métal froid. Sa main droite, zébrée de cicatrices où le derme se confondait avec la soudure, tremblait violemment. Sous son manteau, contre son flanc, le processeur organique pulsait. Ce n'était plus la vibration discrète d'une machine en veille, mais le battement sourd, obstiné, d'un cœur de chair enfermé dans une cage de silicium. L'objet exhalait une chaleur fiévreuse qui traversait les épaisseurs de lin et de cuir, une incandescence qui semblait vouloir dévorer son porteur.

Soudain, le sifflement changea de ton. La tempête, jusqu'alors désordonnée, se mua en un courant rectiligne, un jet de particules corrosives qui frappèrent Kael de plein fouet. Il s'aplatit contre une plaque de blindage rivetée, cherchant un abri dérisoire dans les anfractuosités de cette montagne de déchets. Le ciel s'assombrit encore, passant du jaune maladif au violet des chairs meurtries. C'est à cet instant précis que la capsule sensorielle se rompit.

Ce ne fut pas un bruit, mais une invasion.

Une odeur.

L'effluve surgit sans crier gare, une lame de douceur fendant l'âcreté du soufre. Ce fut d'abord le parfum de la terre sèche, cette poussière assoiffée qui tressaille sous les premières gouttes d'un orage d'été. Puis, le pétrichor explosa, envahissant les sinus de Kael, balayant les relents de graisse brûlée et de métal oxydé. C'était le souvenir d'une eau pure, tombant en rideaux lourds sur une canopée de chlorophylle, un monde où le vert n'était pas une moisissure de cuivre, mais une explosion de vie.

Kael ferma les yeux, et le vertige le saisit.

Ses muscles, jusque-là tendus par l'instinct de survie, se relâchèrent malgré lui. Une torpeur sirupeuse s'empara de ses membres. Ses doigts, ces crochets de fer qui le maintenaient suspendu au-dessus du néant, perdirent leur vigueur. Il se sentit devenir lourd, d'une pesanteur de plomb, tandis que son esprit, lui, s'envolait vers des clairières qu'il n'avait jamais foulées. Il voyait des fougères se déployer comme des mains d'argent sous la rosée, il entendait le bruissement d'un vent qui ne portait aucune cendre, un vent qui caressait les écorces de chênes centenaires au lieu de les éroder.

« Non... » murmura-t-il, sa voix n'étant qu'un râle étouffé par son masque de protection.

La volonté de Kael se cabra. Le processeur, dans son agonie de données, lui offrait la beauté en échange de sa vie. Chaque bouffée de cet air fantôme, chargé de lavande et d'humus, agissait comme un poison paralysant. Ses genoux heurtèrent le rebord d'une passerelle de fortune faite de rails tordus. Il glissa. Son manteau s'accrocha à une tige de fer à béton, un sursis de quelques secondes avant la chute finale dans les entrailles de Néo-Lutèce.

Le contraste était insoutenable. Son corps subissait le froid cinglant de la Verticale, le fouet du vent toxique qui lui lacérait le visage, tandis que son cerveau baignait dans une chaleur printanière. Il était un homme scindé en deux : une carcasse de chair et de rouille accrochée à une ruine, et une âme errant dans un éden de mémoire.

Il porta une main erratique à sa poitrine, là où le cœur organique cognait. Le processeur semblait se liquéfier, ses circuits de nacre fondant sous l'effort de la transmission. Kael sentit une larme couler le long de sa joue, une perle d'humidité qui n'était pas acide, mais douce, comme l'eau des cieux anciens. Cette émotion, ce vestige de l'humanité d'avant la Grande Chute, lui insuffla une rage nouvelle. Ce n'était plus la peur de mourir qui le poussait, mais l'impérieuse nécessité de partager ce miracle. Si ce souvenir mourait avec lui sur ce flanc de ferraille, le monde resterait à jamais une fosse commune silencieuse.

Il planta ses ongles dans la rouille, arrachant des écailles de métal pour trouver une prise plus profonde. Chaque mouvement lui coûtait une agonie. Ses articulations criaient, ses tendons semblaient prêts à rompre sous le poids de cette léthargie sensorielle. Le sifflement du vide redoubla d'intensité, comme si la Verticale elle-même tentait de rejeter cet intrus porteur d'une vérité oubliée. Un débris de verre, emporté par la bourrasque, lui entama le front. Le sang coula, chaud, se mêlant à la sueur et à la pluie mémorielle.

Il rampa, centimètre par centimètre, sur l'échine de la mégastructure. Il dépassa une tête de gargouille en plastique fondu, vestige d'un palais oublié, et se hissa dans l'étroit boyau d'une conduite de ventilation désaffectée. Là, à l'abri relatif des parois de tôle ondulée, il s'effondra.

L'odeur de la pluie sur la terre sèche commençait à s'estomper, laissant place à un parfum plus sombre, plus charnel : celui du sang frais. Le processeur s'apaisait, mais le lien n'était pas rompu. Kael regarda ses mains ; elles étaient noires de crasse et de limaille, mais il les voyait baignées par la lumière d'un soleil couchant qui n'existait

plus. Il était le dépositaire d'un fantôme.

Le vent continuait de hurler au-dehors, frappant les parois de la conduite comme un tambour de guerre. Kael savait que l'ascension était loin d'être achevée. Les Épurateurs de Soren ne tarderaient pas à repérer la signature thermique de la capsule, ou peut-être même cette anomalie olfactive qui devait flotter dans son sillage comme un sacrilège. Mais pour la première fois de son existence de charognard, il ne se sentait plus seul parmi les décombres.

Il appuya son dos contre la paroi vibrante, sa respiration heurtée se calmant peu à peu. Dans l'obscurité de la conduite, l'éclat cuivré de ses yeux semblait refléter les circuits d'un monde qui refusait de mourir. Il attendrait que la tempête se calme, ou que ses membres retrouvent leur force de fer. Il gravirait cette Verticale de Rouille, dût-il y laisser sa peau, car il portait en lui le seul trésor capable de faire pleurer les machines : le souvenir de l'orage.

Dehors, le vide continuait de siffler, mais dans le cœur de Kael, le tonnerre d'un passé lointain grondait encore, prometteur et terrible.

Chapitre 9

Le Sanctuaire des Serveurs Calcinés

L'air, dans ce repli de la carcasse urbaine, n'avait plus l'âpreté ferreuse des conduits inférieurs ; il s'était chargé d'une pesanteur presque liturgique, un froid de crypte qui saisissait les os à travers le cuir craquelé du manteau de Kael. Ses bottes, dont les semelles de gomme étaient depuis longtemps rongées par l'acide des caniveaux, ne produisaient qu'un froissement étouffé sur le tapis de poussière grise qui recouvrait le sol. Ce n'était pas de la terre, ni de la cendre de bois, mais de la limaille de silice, le résidu pulvérulent de millions de puces électroniques broyées par le temps.

Il pénétra dans le Sanctuaire des Serveurs Calcinés avec la dévotion forcée d'un pèlerin pénétrant dans une cathédrale profanée. L'espace était colossal, une nef de béton et de soutènements d'acier dont la voûte se perdait dans les ténèbres supérieures, là où les câbles pendaient comme des lianes de caoutchouc mortes. Le long des parois, les armoires de stockage se dressaient, alignées comme des sarcophages de géants. Leurs façades de plexiglas, jadis transparentes, étaient désormais opaques, griffées par les siècles ou fondues par des incendies dont la chaleur semblait encore irradier des murs.

Kael s'arrêta devant une pile de débris qui n'était pas faite de métal seul. Son regard cuivré s'attarda sur des formes oblongues, emmaillotées dans des haillons de lin poisseux et des fils de cuivre entrelacés. C'étaient les prédécesseurs. Des charognards, des insurgés, des rêveurs dont les noms avaient été effacés par la rouille. Ils gisaient là, les orbites vides tournées vers le plafond invisible, leurs mains encore crispées sur des lecteurs de données obsolètes. Leurs corps étaient devenus des extensions de la machine, soudés aux châssis par une gangue de corrosion verdâtre.

Le processeur organique, niché contre la poitrine de Kael, pulsa avec une vigueur nouvelle. L'odeur de lavande devint si intense qu'elle lui brûla les sinus, se mêlant au parfum âcre du sang frais qui semblait suinter des pores du silicium. C'était une anomalie sensorielle, un blasphème dans ce monde de suie et d'huile de moteur. Kael posa une main tremblante sur le flanc d'un serveur éventré. Le métal était froid, d'une froideur de cadavre, mais sous ses doigts, il crut percevoir un murmure, le lointain écho d'un courant électrique qui refusait de s'éteindre.

Il avança vers le centre de la pièce, là où une console de commande trônait sur un piédestal de nacre synthétique. C'est là qu'il la vit. Une effigie, ou peut-être un souvenir gravé dans la matière. Une trace de pas, une empreinte de main sur le clavier couvert de givre. Et, posée sur le pupitre, une paire de lentilles de contact en polymère, jaunies, fendues en deux comme les ailes d'un insecte mort.

Kael comprit alors. La puce dans son cortex, celle qui enregistrait les odeurs, se mit à vibrer violemment, libérant une archive olfactive qu'il n'avait jamais sollicitée. Il ne vit plus les ruines ; il sentit l'obscurité. Une obscurité totale, choisie, une nuit volontaire.

Mona.

Il revit, par la force de l'intuition et du parfum de la lavande, la scène qui s'était déroulée ici des décennies plus tôt. Il vit la femme aux mains agiles, dont la peau devait avoir la douceur du parchemin ancien, s'agenouiller devant ce même processeur. Elle n'avait pas utilisé d'outils de précision. Elle avait utilisé son propre corps. Pour protéger le cœur de silicium, pour empêcher la Milice-Nette de tracer le signal de vie qui s'en échappait, elle avait dû court-circuiter les protocoles de surveillance optique. Elle ne s'était pas contentée de pirater le système ; elle s'était offerte en sacrifice.

Le processeur n'avait pas besoin d'énergie pour survivre ; il avait besoin d'un

ancrage biologique. Mona avait scellé la capsule avec son propre fluide vital, mais le prix avait été l'oblitération de ses nerfs optiques. Elle avait arraché ses propres yeux à la lumière pour que le souvenir du vent puisse demeurer dans l'ombre, protégé par le voile de sa cécité. Chaque cicatrice sur le boîtier du processeur correspondait à une larme de sang versée sur les circuits. Elle avait passé des années ici, dans ce silence de tombeau, guidée seulement par l'odeur de la lavande, caressant les serveurs calcinés comme on flatte la croupe d'un cheval de trait épuisé.

Kael s'affaissa contre le piédestal, le souffle court. La traque de Soren, les drones-charognards qui devaient sans doute déjà gratter à la porte de ce sanctuaire, tout cela lui parut dérisoire face à la magnitude de ce don. Il n'était pas seulement un transporteur de données. Il était le porteur d'une relique de chair et de foudre.

Le silence du sanctuaire fut soudain rompu par un craquement lointain, le gémissement du métal soumis à une pression insupportable. La Verticale de Rouille protestait sous le poids des siècles et des tempêtes de poussière qui flagellaient ses flancs extérieurs. Kael se releva, ses articulations criant leur douleur, ses mains couvertes de la poussière des serveurs morts. Il glissa la capsule plus profondément sous son manteau, sentant la chaleur du processeur contre ses côtes, comme un second cœur, plus jeune, plus féroce.

Il regarda une dernière fois les cadavres des anciens libérateurs. Ils n'avaient pas échoué ; ils avaient simplement préparé le chemin. Leurs ossements étaient les marches d'un escalier qui ne menait pas vers le ciel, mais vers la vérité de la terre. Le souvenir de la pluie, de la chlorophylle, de l'herbe grasse sous les pieds nus n'était plus une abstraction ou une légende de vieux fou. C'était une arme.

Kael se dirigea vers l'escalier de service, une structure de fer forgé qui s'enroulait comme une colonne vertébrale autour du puits central de la tour. Chaque marche était un défi à la gravité, un morceau de métal rongé par la peste de l'oxydation. Il commença l'ascension, laissant derrière lui le Sanctuaire des Serveurs Calcinés.

L'obscurité l'enveloppa de nouveau, mais elle n'était plus terrifiante. Elle était le manteau de Mona, le refuge des voyants qui n'avaient plus besoin de leurs yeux pour percevoir l'éclat de l'orage à venir. Il monta, un pas après l'autre, sentant le vent s'engouffrer par les brèches de la muraille, un vent qui portait déjà, bien que très loin encore, le parfum de la liberté et le poids de l'invisible.

Chapitre 10

La Traque Finale

Le vent s'engouffrait dans les jointures de la tour comme le râle d'un géant à l'agonie, une plainte métallique qui faisait vibrer la cage thoracique de Kael. Ses doigts, noirs de cambouis et de sang séché, s'agrippaient à une traverse de fer dont la rouille s'effritait sous la pression, pareille à de la peau morte. Chaque traction était un supplice pour ses muscles noués, mais l'odeur de lavande qui s'échappait de sa besace, ce parfum impossible de terre et de fleurs anciennes, agissait comme un baume sur son esprit halluciné.

Il n'était plus qu'à quelques toises du faite, là où les nuages de soufre déchiraient leurs ventres gris sur les arêtes de la Verticale de Rouille. Soudain, un bourdonnement strident, semblable au cri d'un insecte de métal, déchira le tumulte de la tempête. Kael se figea, le corps plaqué contre une paroi de tôles rivetées. Au-dessus de lui, une ombre descendit en silence, portée par des rotors invisibles. C'était un charognard d'acier, une sentinelle de la Milice-Nette, ses optiques rougeoyantes balayant la structure avec une précision de rapace.

Puis, une voix s'éleva, glaciale, coupant court aux sifflements du vent.

— Halte-là, ferrailleur. Tu as souillé l'ordre des choses. Rend-nous le vestige.

Kael tourna lentement la tête. À une dizaine de pas, debout sur une plateforme de verre et de polymère qui semblait flotter au milieu de ce chaos de débris, se tenait l'Officier Soren. Son uniforme noir, d'une propreté insultante dans cette décharge céleste, ne portait aucune trace de poussière. Son visage, lisse comme un galet de rivière, ne trahissait aucune émotion humaine. Derrière lui, trois Épurateurs,

silhouettes de cuir sombre et de masques de porcelaine, pointaient leurs lances de décharge vers le charognard.

— Ce que tu portes n'est qu'une infection, Kael, reprit Soren d'un ton monocorde. Une scorie du passé qui ne fera que raviver des plaies que nous avons pris soin de cautériser. Donne-moi le cœur de silicium, et ton trépas sera sans douleur.

Kael esquissa un sourire qui fit craquer la croûte de poussière sur ses lèvres. Il sentait, contre sa hanche, les pulsations du processeur organique. C'était un battement de cœur, une promesse de vie dans ce monde de cadavres mécaniques.

— Vous avez peur, n'est-ce pas ? murmura Kael, sa voix rauque étouffée par le vent. Vous avez peur que les gens se souviennent que le ciel n'a pas toujours eu la couleur de la bile. Vous avez peur de l'odeur de la pluie.

Soren ne répondit pas. D'un geste imperceptible de la main, il commanda l'assaut. Les Épurateurs s'élançèrent avec une agilité surnaturelle, bondissant de poutre en poutre. Kael ne chercha pas à fuir vers le haut. Il savait que dans cette jungle de câbles et de ferraille, la force brute ne valait rien face à la connaissance intime de la matière.

Il se laissa glisser le long d'un hauban de cuivre, le métal lui brûlant les paumes à travers ses gants de cuir élimé. Le premier Épurateur l'atteignit, brandissant une lame vibrante qui chantait une note aiguë de mort. Kael pivota, utilisant l'inertie de sa chute pour frapper le montant d'une ancienne conduite de vapeur. Il ne visait pas son adversaire, mais la goupille de retenue, une tige de fer mangée par les siècles.

Sous le choc, la conduite céda dans un hurlement de métal torturé. Un jet de vapeur rousse, chargée de sédiments corrosifs, jaillit avec la force d'un canon, projetant l'Épurateur dans le vide. L'homme ne cria pas ; seul le fracas de son armure contre les parois lointaines marqua sa fin.

— Infidèle ! tonna Soren, dont le calme se lézardait enfin.

Kael s'agrippa à un entrelacs de câbles de transmission qui pendaient comme les lianes d'une forêt pétrifiée. Il balançait son corps au-dessus de l'abîme, ses yeux cuivrés cherchant les points de rupture de la méga-structure. Il voyait les tensions, les faiblesses, les endroits où la rouille n'était plus qu'une illusion de solidité.

Les deux autres Épurateurs l'encerclèrent, l'un par-dessus, l'autre par le flanc. Ils avançaient avec la prudence des loups. Kael plongea la main dans sa ceinture et en tira une lourde clef à molette en bronze, un outil qui avait appartenu à des générations de bâtisseurs oubliés. Il ne s'en servit pas comme d'une arme, mais comme d'un levier.

Il l'inséra entre deux plaques de blindage qui maintenaient la cohésion de la passerelle où Soren s'était avancé.

— Cette tour n'est pas un monument à votre gloire, Soren, cracha Kael. C'est un empilement de regrets. Et les regrets finissent toujours par s'effondrer.

D'un coup sec, il pesa de tout son poids sur l'outil. Le métal gémit, un son de basse fréquence qui fit trembler la structure entière. Une série de rivets sauta, fusant dans l'air comme des balles de plomb. La plateforme de Soren vacilla. L'officier, perdant sa superbe, s'agrippa à un montant de polymère, ses yeux écarquillés fixant le vide qui s'ouvrait sous ses bottes vernies.

Les Épurateurs hésitèrent, leur équilibre compromis par les secousses de la tour. Kael en profita. Il grimpa avec une fureur renouvelée, ses pieds trouvant des appuis dans les anfractuosités du métal hurlant. Il atteignit une section de la tour faite de vieux réservoirs de carburant empilés, une zone instable que les charognards appelaient "le Ventre de l'Ogre".

Soren, s'étant rétabli, dégaina un pistolet à impulsion. Le tir frôla l'épaule de Kael, carbonisant le cuir de son manteau et laissant une odeur de chair brûlée. Mais Kael ne s'arrêta pas. Il atteignit la valve maîtresse d'un réservoir de gaz pressurisé, figée par des décennies de calcaire et de suie.

Il frappa la valve du talon, une fois, deux fois. À la troisième, le joint éclata.

Une détonation sourde ébranla la Verticale de Rouille. Ce n'était pas une explosion de feu, mais une libération de pression qui déchira les attaches de la section entière. Les câbles claquèrent comme des fouets de géants, fauchant les deux Épurateurs restants qui furent balayés comme des fétus de paille dans l'obscurité.

La structure sous Kael commença à s'incliner dangereusement. Il se retrouva suspendu au-dessus d'un gouffre de brouillard et de débris, ses jambes battant le vide. Soren était là, à quelques mètres, accroché à une poutre maîtresse, son visage parfait désormais maculé de graisse noire.

— Tu vas tomber avec nous, Kael ! cria Soren, la voix brisée par une panique purement humaine. Tout cela pour un souvenir ? Pour une odeur ?

Kael le regarda, et pour la première fois, Soren vit dans les yeux du charognard une lueur qui n'appartenait pas à ce siècle de cendre. C'était une clarté ancienne, une ferveur de prophète.

— Ce n'est pas un souvenir, Soren. C'est le réveil.

D'un mouvement souple, Kael utilisa le balancement de la section en train de s'effondrer pour se projeter vers une échelle de secours encore solidement ancrée à la colonne vertébrale de la tour. Ses doigts se refermèrent sur le barreau de fer froid au moment précis où le bloc de réservoirs se détachait dans un fracas de fin du monde, emportant Soren et ses rêves d'ordre absolu vers les tréfonds de Néo-Lutèce.

Kael resta un instant suspendu, le souffle court, écoutant le tumulte de la chute qui s'estompait peu à peu. Le silence revint, seulement troublé par le sifflement du vent des cimes. Il leva les yeux. Le sommet était là, une antenne solitaire pointée vers les étoiles invisibles, une aiguille prête à recoudre le ciel et la terre.

Il reprit son ascension, un pas après l'autre, sentant contre son torse la chaleur du processeur. La lavande et le sang. La vie et la peine. Il ne restait plus que quelques marches de fer forgé, quelques efforts avant que le parfum de la pluie ne vienne laver les péchés de ce monde de métal. Ses mains saignaient, ses genoux tremblaient, mais son cœur, lui, battait au rythme de la terre retrouvée.

Chapitre 11

L'Infection de la Mémoire

La carcasse de la Vieille Tour gémissait sous l'étreinte des courants d'altitude, un râle de métal supplicié qui montait des tréfonds de la Verticale de Rouille. Kael, les doigts ankylosés par le froid et poissés d'une mélasse de suie et de sang, se hissa sur le dernier palier de fer corrodé. Ses poumons brûlaient, irrités par l'air raréfié que chargeaient les effluves de soufre et d'ozone. Sous lui, Néo-Lutèce n'était plus qu'une mer de ténèbres irisées, un cloaque de scories où s'agitaient les ombres d'une humanité déchue. Contre son flanc, sous les pans de son manteau de cuir craquelé, le processeur organique pulsait avec une régularité de métronome. La chaleur de l'artéfact traversait sa chemise de lin rêche, une fièvre artificielle qui semblait vouloir dévorer sa propre chair.

Le seuil de la chambre de transmission se dressait devant lui, une gueule d'ombre encadrée de montants d'acier rivetés. Mais le passage n'était pas libre.

Soren l'attendait.

L'officier se tenait au centre de la plateforme, une silhouette d'ébène découpée sur le ciel d'encre. Son uniforme de polymère, d'une perfection obscène, ne portait aucune trace de l'ascension furieuse qu'il avait dû mener pour intercepter le charognard. Son visage, lisse comme un galet de rivière, ne trahissait aucune émotion, mais ses yeux d'un bleu de glacier fixaient Kael avec une précision chirurgicale. Dans sa main gantée, un éclateur de foudre luisait d'une lueur blafarde.

« Tu transportes une pathologie, Kael, » déclara Soren, sa voix portant malgré le hurlement du vent. « Une infection de données qui menace l'équilibre de la Ruche.

Rends-moi le noyau. »

Kael cracha un filet de salive amère. Ses mains, zébrées de cicatrices de soudures anciennes, se crispèrent sur le rebord de la structure. « Ce que tu appelles une maladie, c'est le sel de la terre, Soren. Vous avez transformé le monde en un tombeau de silence. Je ne fais qu'apporter le glas. »

Il fit un pas, chancelant. La douleur dans ses genoux était une morsure constante, un rappel de sa condition de mortel face à cette machine de chair qu'était l'officier. Soren ne bougea pas, mais le bourdonnement de son arme s'intensifia, une note aigre qui faisait vibrer les tympanes.

« Le passé est une charogne dont l'odeur empoisonne le présent, » reprit Soren, son ton empreint d'une certitude glaciale. « La Milice-Nette a pour mission de purifier le cortex collectif. Ce que tu tiens là est un poison sensoriel. Une chimère. »

À cet instant, le processeur, comme s'il avait perçu la proximité de l'antenne, libéra une décharge de chaleur plus intense. Le parfum de lavande, jusque-là subtil, devint une marée enivrante, un flot de pourpre qui sembla colorer l'air lui-même. Mais sous cette fragrance florale, une autre émanation commença à sourdre des pores du silicium vivant. C'était une odeur âcre, profonde, qui évoquait les foyers éteints et les forêts consumées.

Soren tressaillit. Le mouvement fut infime, un simple battement de paupière, mais pour Kael, ce fut une faille dans la citadelle. L'officier avança d'un pas, non pour frapper, mais comme s'il était tiré par un fil invisible. Ses narines se dilatèrent. Le masque de marbre de son visage se fendilla.

L'odeur du bois brûlé.

Ce n'était pas la puanteur chimique des incinérateurs de la ville, ni le relent de l'huile

de moteur que Kael connaissait si bien. C'était l'arôme du chêne et du frêne dévorés par une flamme lente, le parfum d'un âtre autour duquel des générations s'étaient réchauffées avant que le ciel ne devienne une plaie ouverte.

« Qu'est-ce que... » murmura Soren. Sa main, celle qui tenait l'arme, s'abaissa de quelques pouces.

L'émanation olfactive frappa l'officier avec la force d'un coup de boutoir. Ce n'était pas une simple information stockée, c'était une émotion brute, une résonance qui court-circuitait ses implants de neutralité. Soren vit, l'espace d'un battement de cœur, une pièce sombre aux murs de pierre brute, la danse des ombres sur un plafond de poutres massives, et la chaleur d'un feu de cheminée qui n'avait jamais existé dans sa mémoire d'automate. Il ressentit la morsure du froid sur sa peau et le réconfort immédiat de la flamme, un souvenir ancestral, une mémoire de l'espèce qui dormait sous les couches de polymère et de conditionnement.

« C'est une illusion, » s'étrangla Soren, mais sa voix avait perdu sa superbe. Elle tremblait comme une corde trop tendue.

« C'est la vérité de la matière, » répondit Kael en s'approchant. « C'est ce que nous sommes quand on nous dépouille de vos circuits. »

Soren porta sa main libre à sa gorge, comme s'il suffoquait. L'odeur du bois brûlé l'envahissait, s'insinuait dans ses conduits lacrymaux, faisait battre son cœur d'un rythme désordonné qu'il ne parvenait plus à réguler. Pour la première fois de son existence, l'officier de la Milice-Nette éprouvait de la peur. Non pas la peur de la mort, mais celle de l'éveil.

Il regarda le processeur dans les mains de Kael. L'objet palpait, une masse de tissus synthétiques et de filaments d'or qui semblait respirer. Soren leva son éclateur. Le canon de l'arme pointait directement sur le cœur organique. Il lui suffisait d'une

pression du doigt pour réduire cette hérésie en cendres et restaurer le silence clinique de Néo-Lutèce.

Pourtant, son index resta figé sur la détente de bronze. L'odeur de la fumée de bois, ce fantôme olfactif, lui racontait une histoire de foyer, d'appartenance, de racines plongeant dans une terre noire et fertile. Il se vit, enfant, devant une flambée, sentant l'odeur du pain grillé et de la résine qui siffle dans l'âtre. Un souvenir qu'il ne possédait pas, une infection de l'âme transmise par le métal.

« Détruis-le, » provoqua doucement Kael, ses yeux cuivrés fixés dans ceux de son bourreau. « Détruis-le et retourne dans ton monde de verre et d'amnésie. Mais tu n'oublieras jamais l'odeur du feu, Soren. Elle te hantera jusqu'à ce que tes circuits grillent. »

Soren tremblait de tout son long. La sueur, une substance humaine qu'il avait cru éradiquée de son métabolisme, perla sur son front. L'odeur du bois brûlé se mariait maintenant à celle de la pluie sur la poussière, une symphonie de réminiscences qui brisait ses défenses une à une. L'ordre, la propreté, la logique... tout s'effondrait devant la puissance d'un parfum de forêt incendiée.

L'officier poussa un cri sourd, un râle de bête blessée, et abaissa brusquement son arme. Il recula vers le bord de la plateforme, ses bottes de cuir synthétique dérapant sur la grille métallique.

« Va-t-en, » cracha-t-il, les yeux injectés de sang, luttant contre les visions qui l'assaillaient. « Accomplis ton sacrilège. Mais sache que tu condamnes ce monde à la douleur de se souvenir. »

Kael ne répondit pas. Il n'y avait plus de place pour les mots. Il dépassa l'officier prostré, sentant la détresse qui émanait de lui comme une chaleur physique. Il s'engouffra dans la salle de transmission, là où les vieux câbles de cuivre, gros

comme des troncs d'arbres, attendaient d'être irrigués par le voltage de l'Ancien Monde.

Il déposa le processeur sur le socle de pierre, au centre de la toile d'araignée métallique. Les filaments organiques de l'artéfact se déployèrent d'eux-mêmes, cherchant les ports de connexion avec une faim millénaire. Kael posa ses mains sur la console de commande, sentant le grain de la poussière et la froideur du fer.

Dehors, Soren restait immobile, face au vide, inhalant avec une sorte de désespoir l'odeur du bois brûlé qui s'évanouissait lentement pour laisser place à celle, plus sauvage, de la terre après l'orage.

Kael abaissa le levier de contact.

Un grondement sourd monta des entrailles de la tour. Une étincelle bleue, pure comme un diamant de glace, jaillit du sommet de l'antenne, déchirant le voile de brume qui étouffait la cité. Ce n'était pas un signal radio, pas un code binaire. C'était une onde de choc sensorielle, un souffle de vie qui transportait avec lui l'odeur des pins, le parfum des roses anciennes, le relent des marécages et la douceur du foin coupé.

Le vent se leva, un vent chargé de mémoires, qui s'engouffra dans les ruelles de Néo-Lutèce, s'insinuant sous les portes, pénétrant les masques respiratoires, réveillant les cœurs endormis sous la ferraille. Kael ferma les yeux, laissant la décharge l'envahir. Il n'était plus un charognard, plus un paria. Il était le témoin du retour du monde.

Sur la plateforme, Soren laissa tomber son arme dans l'abîme. Il leva ses mains vers le ciel, ses paumes autrefois si propres maintenant maculées par la suie portée par le vent. Il inspira longuement, profondément, et pour la première fois de sa vie, une larme traça un sillon de sel sur son visage de porcelaine.

Chapitre 12

Exhumer le Voltage

Le vent, au sommet de la Verticale de Rouille, n'avait plus rien d'une caresse ; c'était un rasoir de givre qui entaillait le cuir bouilli du manteau de Kael. Là-haut, dans les nues de suie où les oiseaux de chair ne volaient plus depuis des siècles, l'émetteur de la Vieille Tour se dressait comme un ostensor de fer noir, une épine de métal enfoncée dans le flanc d'un ciel agonisant. Kael haletait, chaque souffle lui arrachant une quinte de toux grasse, le goût de l'huile et de la poussière de brique tapissant sa gorge. Ses mains, zébrées de cicatrices blanchies par le froid, tremblaient alors qu'il extrayait de sa besace le processeur organique.

L'objet palpitait. Sous sa membrane de silice translucide, des veines d'un violet sombre battaient la chamade, irriguées par un fluide qui n'était ni huile ni sang, mais une essence oubliée. Une odeur de lavande sauvage, brutale, presque obscène dans cette atmosphère de soufre, s'en dégageait, luttant contre le relent de charogne des drones qui tournaient en contrebas. Kael s'approcha de la console de l'émetteur, une carcasse de cuivre et de bakélite dont les cadrans étaient aveugles depuis l'Âge des Cendres.

Ses doigts effleurèrent les ports de connexion, des orifices de métal oxydé qui semblaient attendre cette semence depuis une éternité. Il n'y avait aucune élégance dans son geste, seulement la précision désespérée du charognard qui sait que la mort arrive à tire-d'aile. Derrière lui, le bruit sec des bottes de polymère sur la grille métallique annonça l'arrivée de Soren. L'officier était là, silhouette d'encre sur le gris du monde, son visage de porcelaine dépourvu de toute sueur, de toute émotion, une statue de perfection stérile au milieu des décombres.

— Ne fais pas cela, Kael, déclara Soren, sa voix portée par les haut-parleurs de son armure, lisse et froide comme un linceul de soie. Tu vas libérer une peste que nous avons mis des siècles à étouffer. La mémoire est une gangrène. Laisse le silence régner.

Kael ne répondit pas. Il regarda le processeur. Il y vit le reflet de ses propres yeux cuivrés, le reflet d'une humanité qui rampait dans la fange. D'un mouvement brusque, il enfonça le cœur organique dans la gueule de l'émetteur.

Le choc fut d'abord silencieux. Un vide immense, une aspiration de toute la réalité vers le centre de la tour. Puis, le voltage jaillit. Ce ne fut pas l'éclair bleuâtre de l'électricité commune, mais une décharge d'or liquide, une lumière chaude qui semblait couler le long des câbles de soutènement comme du miel sur de la pierre. L'émetteur poussa un rugissement de bête qu'on égorge, un cri de métal qui se dilate sous une chaleur impossible.

Et l'onde de choc frappa.

Elle ne brisa pas les vitres, elle ne renversa pas les murs de Néo-Lutèce. Elle fit bien pire : elle déchira le voile de l'oubli. Kael fut le premier foudroyé. Ce n'était pas du code qui envahissait son cortex, c'était un tsunami de sensations pures. Il fut submergé par l'odeur de la terre retournée après l'orage, ce parfum de vie et de décomposition qui fait frémir les narines. Il sentit sur sa langue le goût sucré-acide d'une mûre écrasée, la rugosité de l'écorce d'un chêne, la douceur insensée du foin séché au soleil de juillet.

Le signal se propagea en cercles concentriques, une marée olfactive et émotionnelle qui submergea les quartiers bas, les usines de recyclage, les dortoirs de béton où s'entassaient les ombres humaines. Dans les ruelles poisseuses, les ouvriers s'arrêtèrent, leurs mains calleuses lâchant les outils de fer. Ils humaient l'air, hébétés. L'odeur des pins, résineuse et franche, s'insinuait dans les masques respiratoires,

brûlant les poumons encrassés de suie. Des larmes commencèrent à tracer des sillons de propre sur les visages de cendre. Des souvenirs qui n'étaient pas les leurs, des réminiscences de forêts profondes et de rivières claires, s'éveillaient dans leurs cerveaux atrophiés.

Sur la plateforme, Soren chancela. Sa main, gantée de noir, lâcha son arme de précision qui alla s'écraser dans l'abîme de rouille. L'officier porta ses doigts à son visage, là où la peau artificielle commençait à se fissurer sous la pression d'une émotion qu'aucune directive n'avait prévue. Il respirait de grandes goulées d'un air qui sentait la rose ancienne et le varech, un mélange sauvage qui brisait ses circuits logiques. Ses yeux, d'une symétrie effrayante, se troublèrent. Une goutte d'eau, une perle de sel, naquit au coin de sa paupière et roula lentement sur sa joue de plastique, laissant derrière elle une trace de vérité.

Kael, agrippé à la console dont le métal devenait incandescent, voyait la ville s'illuminer d'une aura nouvelle. Ce n'était plus une métropole-poubelle, c'était un organisme qui se souvenait qu'il avait été vivant. Le "fantôme olfactif" s'engouffrait partout, débusquant les spectres de la chlorophylle sous les pavés de bitume. La Milice-Nette s'effondrait, ses soldats tombant à genoux, terrassés par la beauté d'un souvenir de printemps qu'ils n'avaient jamais connu.

Le ciel lui-même changea de teinte. Le voile de brume ecchymosée fut déchiré par le signal, révélant, pour un instant fugace, la clarté d'un azur que la poussière n'avait pas encore souillé. Kael sentit son propre cœur ralentir, s'alignant sur le rythme du processeur organique qui finissait de se consumer dans l'émetteur. Il n'était plus le charognard, le paria des entrailles ; il était le prêtre d'une liturgie de la matière, celui qui avait rendu au monde son odeur de sang et de sève.

L'énergie commença à décroître, mais le mal — ou le miracle — était fait. L'amnésie était rompue. L'odeur de la pluie sur la poussière chaude flottait encore longtemps après que le dernier arc électrique se fut éteint. Soren, l'homme de verre et de fer,

s'assit au bord du précipice, les jambes ballantes au-dessus des débris de la civilisation. Il ne regardait plus Kael comme une cible, mais comme un miroir.

Kael s'adossa à la tour de fer, glissant lentement jusqu'au sol jonché de copeaux de rouille. Ses poumons brûlaient, mais pour la première fois, il n'y avait plus de vide en lui. Il porta ses mains à son visage, respirant l'odeur qui imprégnait désormais sa peau : un mélange de graisse de moteur et de jasmin. Il ferma les yeux, un sourire de supplicé étirant ses lèvres gercées, alors que dans les profondeurs de Néo-Lutèce, un million d'âmes se réveillaient en pleurant, hantées par le parfum d'un monde qui venait de renaître de ses cendres.

Chapitre 13

Le Parfum de la Pluie

Le silence qui suivit le hurlement des générateurs fut plus assourdissant que le fracas de la foudre. Au sommet de la Verticale de Rouille, là où les vents acides charrient d'ordinaire les relents de soufre et de métal calciné, une vibration d'une nature nouvelle s'empara de l'ossature de la tour. Ce n'était pas le tremblement d'une machine qui s'emballe, mais le tressaillement d'un corps que l'on réanime. Kael demeura prostré contre la paroi de tôle rivetée, ses doigts noueux, noircis par la limaille et le cambouis, crispés sur le boîtier de cuivre dont les entrailles organiques achevaient de se consumer. Le processeur, ce cœur de silicium et de sève qu'il avait arraché aux limbes du Monde-Avant, n'était plus qu'une coque calcinée, mais son œuvre s'écoulait déjà dans les veines de Néo-Lutèce.

Soudain, l'air changea de consistance. La morsure âcre de l'ozone, qui depuis des générations rongeaient les muqueuses des hommes, fut balayée par une onde invisible, une marée de particules chargées d'une mémoire interdite. Cela commença par un frisson, puis par une exhalaison profonde, lourde, presque palpable. C'était l'odeur de la terre après l'orage, ce parfum de poussière mouillée que les anciens nommaient pétrichor. Elle s'insinuait partout, glissant le long des câbles de haute tension, s'engouffrant dans les conduits d'aération obstrués par la suie, imprégnant les étoffes de lin rêche et les cuirs craquelés des parias.

Kael ferma les yeux. Sous ses paupières, des images qu'il n'avait jamais vécues s'imprimèrent avec une violence chromatique : des étendues de chlorophylle ondulant sous un soleil sans voile, la fraîcheur d'une rosée matinale sur une feuille de chêne, le craquement d'un sous-bois saturé d'humus. Sa puce corticale, ce greffon illégal qui le condamnait à l'errance sensorielle, s'emballa, saturant son esprit de spectres verts et

d'arômes de résine. Il n'était plus le charognard de la Verticale ; il était le réceptacle d'un monde disparu, le témoin d'une genèse olfactive.

En contrebas, dans les boyaux de la métropole-poubelle, le temps sembla se figer. Les drones-charognards, ces insectes de métal dont les optiques rouges scrutaient sans relâche la moindre déviance, vacillèrent dans les airs. Leurs gyroscopes, perturbés par la décharge émotionnelle qui saturait les ondes, les forcèrent à se poser lourdement sur les corniches de béton effrité. Les patrouilles de la Milice-Nette, ces hommes de verre dont les visages étaient masqués par des visières de polymère, s'arrêtèrent net au milieu des ruelles jonchées de débris. Pour la première fois de leur existence, ces automates de chair ressentirent une faille dans leur conditionnement. L'odeur de la sève et du jasmin agissait comme un solvant sur leur amnésie programmée. Ils portèrent leurs mains gantées à leurs casques, cherchant à comprendre pourquoi l'air, autrefois si stérile, leur brûlait soudain le cœur d'une nostalgie insupportable.

Soren était là, à quelques toises de Kael. L'officier, dont l'uniforme noir ne portait aucune trace de l'ascension harassante, ne brandissait plus son arme. Son visage, cette surface de porcelaine d'une symétrie effrayante, était altéré par une émotion qu'aucune directive ne pouvait réprimer. Une larme, la première peut-être à couler sur cette face de statue, traça un sillon de sel dans la poussière qui recouvrait ses traits. Il ne regardait plus le "criminel" qu'il avait traqué à travers les étages de ferraille ; il regardait l'horizon, là où la brume de pollution commençait à se déchirer sous l'effet de la décharge.

— C'est donc cela... murmura Soren, sa voix n'étant plus qu'un souffle brisé par le poids des siècles retrouvés. L'odeur de la vie.

Kael ne répondit pas. Ses poumons, habitués à l'air vicié des bas-fonds, luttèrent pour absorber cette pureté nouvelle. Chaque inspiration était une agonie et un miracle. Il sentait le jasmin se mêler à la graisse de moteur qui imprégnait son manteau, la sève s'insinuer sous ses ongles, le sang frais de ses blessures se fondre dans le parfum de

la pluie. La Verticale de Rouille, ce monument à la gloire du déclin, n'était plus une prison. Elle était devenue un autel.

Depuis les sommets, Néo-Lutèce offrait un spectacle de désolation transfigurée. Les millions d'âmes qui s'entassaient dans les alvéoles de pierre et de métal sortaient sur les passerelles, s'accoudaient aux fenêtres condamnées, descendaient dans les rues de boue et de scories. Un silence religieux s'était abattu sur la cité. On n'entendait plus le bourdonnement des turbines ni le cri des sirènes. Seul subsistait le bruit du vent, un vent qui ne portait plus la mort, mais le souvenir de la forêt. Les gens levaient les yeux vers le ciel d'ecchymose, et pour la première fois, ils ne craignaient plus ce qui venait d'en haut. La pluie commença à tomber, de vraies gouttes d'eau claire qui venaient laver les visages de cendre et les mains zébrées de cicatrices.

Kael se laissa glisser le long de la paroi, ses jambes ne pouvant plus soutenir le poids de sa victoire. Il s'assit dans la limaille, le dos appuyé contre la tour vibrante. À côté de lui, Soren fit de même, abandonnant sa posture de prédateur pour celle d'un homme vaincu par sa propre humanité retrouvée. Ils étaient deux naufragés sur un îlot de débris, contemplant le naufrage d'un système qui avait cru pouvoir effacer l'âme en effaçant les sens.

Le charognard porta ses mains à son visage, respirant l'odeur qui imprégnait désormais sa peau : un mélange de graisse de moteur et de jasmin. Il n'y avait plus de vide en lui, plus de manque, seulement cette plénitude douloureuse de celui qui sait que le monde ne sera plus jamais le même. La Milice-Nette était paralysée, ses protocoles de répression noyés dans une mer d'effluves printaniers. Les Épurateurs, autrefois si prompts à effacer toute trace du passé, restaient prostrés, terrassés par la beauté d'un souvenir qu'ils ne pouvaient pas arrêter.

Dans les profondeurs de la ville, le cri d'un nouveau-né s'éleva, perçant le silence de la pluie. C'était un son pur, dépourvu de la fatigue des siècles. Kael ferma les yeux, un sourire de supplicé étirant ses lèvres gercées. Il sentait la fraîcheur de l'eau sur son

front, lavant la suie et la peur. Le fantôme olfactif avait fait son œuvre. Il avait brisé les chaînes numériques, non par la force des armes, mais par la puissance d'une émotion oubliée. Néo-Lutèce n'était plus une métropole-poubelle ; elle était une terre en attente de semence.

Alors que l'énergie de la tour achevait de décroître, laissant place à une paix crépusculaire, Kael sut que sa traque était finie. Il n'était plus nécessaire de fuir. L'amnésie était rompue. L'odeur de la pluie sur la poussière chaude flotterait encore longtemps dans les mémoires, bien après que le dernier arc électrique se fut éteint. Il laissa sa tête retomber contre le fer froid, écoutant le cœur du monde battre à nouveau dans le lointain, alors qu'un million d'âmes se réveillaient en pleurant, hantées par le parfum d'un monde qui venait de renaître de ses cendres.

FIN

Merci d'avoir lu "Exhumer le Voltage"

Une œuvre écrite par Sarah Bern

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)